

# *Les Cahiers d'Orient et d'Occident*

Lettre bimestrielle n°21 – juillet/août 2009

---

Orient intérieur  
Ésotérisme occidental et oriental  
Romantisme allemand  
Documents littéraires rares ou inédits  
Libres destinations



Tous droits réservés  
2006-2009

## DE L'ORIENT INTÉRIEUR

### L'étreinte de l'Ange

Cette « forme » peut être celle d'un ange qui est alors l'Ange (*Râb*), l'ange personnel qui accompagne le pèlerin mystique. Il est par conséquent son « guide et compagnon suprasensible ». C'est ce qu'exprime le soufi persan Semnânî (1261-1336), en ces termes qu'il faudrait méditer : « Sache de science certaine, ô chercheur qui aspires à la connaissance de certitude, que depuis vingt-cinq ans je vois mon *Râb* (« mon Ange ») en mes rencontres visionnaires, toujours sous la même forme ; jamais il ne l'échange contre une autre ; jamais elle ne diffère. [...] Elle m'agrée quand elle est satisfaite, alors moi aussi je lui fais joyeux accueil. Si elle n'était que fantaisie imaginaire, elle ne persisterait pas ainsi identique sous une même forme »<sup>1</sup>.

Récapitulons. L'Ange que nous venons d'évoquer n'est évidemment pas, mais nous l'avions compris, une « fantaisie imaginaire », un *double* comme on se l'imaginait au 19<sup>e</sup> siècle en France (*cf.* Nerval, à propos du calife Hakem, voire Maupassant) ou encore une « ombre ». Il n'est pas non plus *a priori* l'ange que la théologie chrétienne désigne sous le nom d'ange gardien. Ce qui n'empêche pas que, selon la tradition catholique, « chaque fidèle a à ses côtés un ange comme protecteur et pasteur pour le conduire à la vie ». Ce qui n'empêche pas surtout de nous interroger sur la nature de cet « ange gardien » que nous le décrit un des principaux disciples de Maître Eckart, le bienheureux Henri Suso (mort à Ulm en 1366) : « Une fois, en ce même temps, il eut une vision qui le conduisit quelque part dans un autre pays. Il lui sembla que son ange plein de bonté était devant lui, debout à sa droite. Le Serviteur [Henri Suso] se leva rapidement, il prit dans ses bras l'ange bien-aimé, l'étreignit, le pressa sur son âme autant que son amour le pouvait, en sorte qu'il n'y avait plus de séparation entre eux, lui semblait-il. Il commença d'une voix plaintive et les yeux pleins de larmes à lui parler dans l'abondance de son cœur : « O mon ange, toi que le Dieu d'amour m'a donné pour me consoler et me garder, je te prie, par ton amour pour Dieu, de ne pas m'abandonner. »

<sup>1</sup> Cité par Henri Corbin, *En Islam iranien*, t. III, 351

L'ange lui répondit ainsi : « N'oses-tu pas faire confiance à Dieu ? Regarde : Dieu t'a si aimablement embrassé dans son éternité qu'il ne t'abandonnera jamais. » (*Vie*, chapitre 5)

Cette étreinte de l'ange suppose une relation d'intimité qui ne peut s'expliquer autrement que par la nature de cet ange, qui, comme pour Mani, ou Semnanî, apparaît pour Henri Suso en tant que son Jumeau céleste. Notons que cette vision se déroule « dans un autre pays » qu'on ne peut confondre, dans ce contexte, avec un quelconque pays de la géographie physique. Ce pays est la Terre céleste, la terre des visions, où se manifeste le « guide et compagnon suprasensible » du pèlerin mystique. L'ange gardien de la théologie catholique ne peut se comprendre, dans la vision d'Henri Suso, que comme l'Ange personnel dont il est question dans l'ésotérisme islamique. Il s'agit de la même réalité spirituelle. Une autre vision de Henri Suso nous apprend de *qui* cet Ange, ce guide intérieur est finalement le messager : *Sophia*, la Sagesse divine (Henri Suso est l'auteur d'un *Livre de la Sagesse éternelle*) :

« Et une fois, après une période de souffrance, il arriva, un matin de bonne heure, qu'il fut dans une vision entouré d'esprits célestes. Alors il désira qu'un de ces lumineux princes du ciel lui montrât quel était le mode de l'habitation secrète de Dieu dans son âme. L'ange lui dit : « Jette un regard joyeux en toi-même et vois comment le Dieu aimable mène son jeu d'amour dans ton âme aimante. » Vite il regarda et il vit que son corps, au-dessus de son cœur, était aussi pur qu'un cristal ; au milieu de son cœur il vit paisiblement assise la Sagesse éternelle d'aspect aimable et près d'elle se trouvait l'âme du Serviteur remplie de nostalgie céleste ; elle était tendrement inclinée vers lui, entourée de ses bras, pressée sur son cœur divin, ravie et enivrée d'amour dans les bras du Dieu bien-aimé. »

De quoi le pèlerin mystique a-t-il la nostalgie au final sinon de sa patrie céleste, dont il a été exilé, non pas du fait de la chute originelle – qui l'a retiré du paradis terrestre – mais du sommeil d'Adam, avant la création d'Ève. Or, le guide intérieur vers la patrie céleste – et qui est lui-même cette patrie céleste – c'est *Sophia*, la Sagesse divine, à laquelle l'âme se trouve réunie finalement : « dans les bras du Dieu bien-aimée ». Dans une dimension métaphysique, on dira que le pèlerin mystique a la nostalgie de son Origine qui est l'abîme divin, selon Maître Eckart. Il reste que pour atteindre cet « au-delà de Dieu », il faut passer par la reconnaissance de son guide intérieur, de son Ange personnel, et, dans une deuxième étape que

symbolise l'axe vertical de la Croix (cf. René Guénon, *Le symbolisme de la Croix*), par la réunion avec *Sophia*, la Sagesse divine, la noble Vierge de Jacob Boehme. Nous y reviendrons. Ainsi la tradition occidentale nous enseigne-t-elle à son tour quelque chose de l'ange en tant que guide *intérieur*, de cet Ange, Compagnon ou Jumeau céleste, qui est le « lui-même » du pèlerin mystique, pourrait-on dire, qui l'accompagne dans le retour à cet autre « lui-même » qui est son Seigneur. Il est aussi l'intermédiaire entre le pèlerin mystique et son Seigneur. Il est donc au final son Jumeau céleste, son Compagnon, et simultanément la « forme » qu'emprunte son Seigneur pour se manifester à lui. Sous ce dernier aspect, on parlera de la fonction théophanique de l'Ange.



*Manuscrit des œuvres de Suso, 15<sup>e</sup> siècle.*

---

## DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

*Avec le présent article de Charles Schmidt, paru dans La Revue d'Alsace, en 1856, se poursuit la publication des rares documents consacrés à la vie de Rulman Merswin et de l'Ami de Dieu de l'Oberland.*

RULMANN MERSWIN,

LE FONDATEUR DE LA MAISON DE SAINT-JEAN DE  
STRASBOURG.

Merswin qui, depuis la mort de sa seconde femme, arrivée le 6 décembre 1371<sup>2</sup>, s'était retiré au *Grüne-Warth*, fit établir un beau jardin, avec des allées d'arbres, des fontaines, des canaux, un pavillon d'été, des cabinets de bain, pour que les frères pussent jouir de la nature, et du repos sans être obligés de sortir dans le monde. Peu d'années après, cette tranquille retraite, espèce de charmante oasis au milieu des broussailles de l'Île-verte, fut menacée de dangers graves. Dans une nuit du mois de janvier 1374 une subite crue de l'Ill fit écrouler une partie des fondations et du couvent même ; six frères furent couverts par les ruines ; après être restés deux heures sans secours, on les retrouva sains et saufs ; un seul, le commandeur de Soultz , en visite au *Grüne-Warth*, eut quelques contusions. De grandes provisions de blé furent entraînées par les eaux. L'année suivante, en septembre et octobre, les bandes d'Anglais conduites par Enguerrand de Coucy contre le duc d'Autriche, débouchèrent en Alsace par Saverne ; pour préserver la ville d'un pillage, le magistrat de Strasbourg fit démolir beaucoup de maisons sises en-dehors du mur d'enceinte, afin que les bandits ne pussent s'y retrancher. Les restes des bâtiments du *Grüne-Warth*, écroulés en 1374, devaient être brûlés, et déjà le magistrat les avait fait entourer de matières inflammables, lorsque les frères s'y opposèrent ; le magistrat « préférant encourir la disgrâce de l'ordre et les châtiments de l'Église, plutôt que de laisser la ville exposée

---

<sup>2</sup> Le 26 avril 1372, Anne, sœur de la seconde femme de Merswin, et veuve de Jacques Mansz, déclare avoir reçu de Merswin tout ce que, selon la coutume de Strasbourg, elle avait à hériter de sa sœur.

aux brigands », persista dans ses intentions ; mais il y renonça, ayant appris que les Anglais avaient quitté la contrée. Dès lors la maison de Saint-Jean prospéra sous la sage direction de son commandeur Henri de Wolfach ; celui-ci prêchait avec beaucoup de zèle dans son église ; Nicolas de Bâle<sup>3</sup> l'encourageait par ses lettres à ne craindre aucune difficulté : la prédication de la Parole de Dieu est une œuvre divine ; qu'il ne se laisse pas rebuter si ses efforts lui semblent rester sans fruit, Dieu ne manquera pas de les bénir. A Pâques 1377 la maison comptait six prêtres et deux clercs ; Nicolas de Bâle espérait que trois frères, qui vivaient près des Amis de Dieu dans l'Oberland, se décideraient à s'établir au *Grüne-Warth* et à lui céder leurs biens considérables ; il voulait qu'il y eût treize frères dans la maison ; un nombre plus élevé lui paraissait dangereux, pour des raisons qu'il n'indique pas. On ignore si à cette époque le nombre treize fut atteint ; en 1377 il mourut un frère ; d'autres, un prêtre de quarante ans et un diacre de dix-huit, s'en allèrent dans d'autres maisons ; les trois frères promis par Nicolas de Bâle ne vinrent pas à Strasbourg ; l'Ami de Dieu ne le permit pas, il les trouva trop orgueilleux pour les jeunes habitants du *Grüne-Warth*, ceux-ci étant encore trop inexpérimentés pour supporter patiemment des hommes qui ne savaient pas s'humilier. Nicolas de Laufen s'étant plaint au lointain et mystérieux directeur de la maison, d'être obligé de s'occuper beaucoup au-dehors à des affaires judiciaires, ce qui l'empêchait de se livrer à la contemplation, Nicolas de Bâle lui répondit qu'il en avertirait le commandeur, le *Grüne-Warth* n'étant pas fondé pour que ceux qui l'habitent soient distraits par des choses extérieures. Vers la même époque Merswin écrivit à l'Ami de Dieu que les jeunes frères désiraient recevoir de lui des instructions édifiantes ; pour satisfaire à ce désir, Nicolas leur envoya le récit de ses luttes intérieures et de sa vie mystique ainsi que de celle des quatre compagnons qui vivaient avec lui dans l'Oberland. Le manuscrit autographe de ce curieux document existe encore ; comme il était écrit très-rapidement et en dialecte suisse, Nicolas de Laufen fut chargé de le copier en le traduisant dans le dialecte strasbourgeois ; c'est cette traduction qui fut incorporée plus tard dans le Mémorial du *Grüne-Warth*.

La prospérité croissante de la maison ne fut pas sans danger pour la modestie de ceux qui l'habitaient. Leur petite église, promptement restaurée par Merswin, ne leur suffisait plus ; ils voulaient un édifice plus beau, surtout un nouveau chœur couvert d'une voûte en pierre. Ils en commencèrent la construction dès

---

<sup>3</sup> [Rappelons qu'il faut partout remplacer Nicolas de Bâle par l'Ami de Dieu de l'Oberland. Cf. *Cahiers* n°17.]

1374 ; quand les murs furent élevés à quelques pieds au-dessus du sol, on s'aperçut que l'œuvre était entreprise sans le conseil du Saint-Esprit. Aussitôt on démolit ce qui avait été fait. Merswin y perdit 150 florins, ce qui le fâcha d'autant plus qu'il n'avait pas approuvé la construction ; mais les frères y avaient tenu « par esprit mondain ». Merswin déclara qu'il ne ferait plus rien pour l'édifice, à moins de connaître clairement la volonté divine. Peu de jours après, il dit que Dieu venait de lui inspirer un autre projet, consistant à se borner à l'agrandissement de l'ancien chœur. Les travaux sont à peine entrepris dans ce sens, que le commandeur change d'avis à son tour. Lui et Merswin, ne pouvant se mettre d'accord, communiquent leurs plans à Robert, messenger et confident de l'Ami de Dieu. De retour dans l'Oberland, Robert les expose à Nicolas : « Tu sais, dit celui-ci, que je n'entends rien à l'architecture ; quelle est ton opinion à toi ? » Robert approuve le projet du commandeur, qui voulait « retourner l'église », c'est-à-dire élever le chœur à l'extrémité opposée à celle où il s'était trouvé jusque là, et bâtir deux absides où l'on établirait des chapelles et une sacristie ; pendant l'été de 1377 on pourrait commencer les travaux pour approprier la nef à ce plan ; quant au chœur, on le ferait plus tard, en attendant on établirait un chœur provisoire pour les frères. Le chef des Amis de Dieu approuva ce projet et en conseilla l'exécution au commandeur. On se mit aussitôt à l'œuvre ; Nicolas de Bâle désirait que la constructions fussent hâtées pour que les frères eussent bientôt un chœur où la foule, qui se pressait dans leur église, ne vint plus troubler leur recueillement. Comme il manquait 300 florins pour les travaux, il engagea les jeunes habitants du *Grüne-Werth* à travailler de leurs propres mains, en transportant les pierres et le bois ; en même temps il invita les trois prêtres riches qui étaient auprès de lui à avancer aux Johannites une certaine somme, s'engageant à la leur rendre lui-même dès qu'il aurait vendu ses grains ; mais ils refusèrent de contribuer.

Cependant le plan des travaux dut être de nouveau modifié. L'Ami de Dieu, prévenu sans doute par Merswin, qui ne partageait pas l'opinion de Henri de Wolfach « de retourner l'église », trouva à son tour qu'elle « sentait l'orgueil caché » ; il conseilla de s'arrêter à un projet plus simple et moins coûteux ; pour appuyer ce conseil, il rappela au commandeur que le tremblement de terre de 1356 n'avait renversé que de grands monastères et des églises magnifiques, tandis qu'il avait épargné les édifices plus humbles, n'ayant au lieu de voûtes en pierre que des toitures en bois ; c'est une preuve, dit-il, que Dieu punit l'orgueil et ménage l'humilité ; en général, ajouta-t-il, il ne convient pas d'entreprendre une œuvre de ce genre sans une

révélation surnaturelle et certaine ; c'est ainsi que l'hôpital, dont les frères du *Grüne-Warth* avaient commencé la construction sur l'ordre du grand-prieur d'Allemagne, n'avait pas été achevé, parce que l'idée n'en était pas venue du Saint-Esprit.

Henri de Wolfach avait en outre le projet de destiner la chapelle des onze mille vierges, bâtie en 1367 par Rulmann Merswin, à une sacristie et d'en placer l'autel dans l'église même. Nicolas de Bâle ne fut pas de cet avis ; il proposa de démolir la chapelle pour la reconstruire non loin du portail, et de bâtir à sa place une nouvelle sacristie. Comme, quant au chœur, le commandeur ne put se décider que difficilement à renoncer à son plan, l'Ami de Dieu lui fit savoir que dans la nuit du 25 juillet 1377 il avait eu un songe relatif à l'église de la Trinité ; un ange, envoyé par celle-ci même, lui avait annoncé qu'elle s'opposait à ce qu'on bâtît le chœur à l'autre extrémité de l'édifice ; elle permettait d'agrandir l'église, de déplacer les autels, d'en changer même les noms, à l'exception du maître-autel qui devait conserver sa destination et être placé dans le nouveau chœur. L'ange avait dit à Nicolas que, pour preuve de la vérité de cette révélation, il trouverait à son réveil une tumeur près du cœur, laquelle durerait jusqu'à ce qu'il eût transmis à Merswin les ordres de la Trinité. Nicolas s'empressa de communiquer ce rêve aux Strasbourgeois, pour lesquels le nouveau plan, qui du reste n'était que le plan primitif de Merswin, avait l'avantage de coûter 400 florins de moins que celui du commandeur. L'Ami de Dieu eut aussi une vision relative aux autels à établir ; il rêva que Merswin le conduisit dans l'église du *Grüne-Warth*, qu'il y vit deux autels, sur l'un desquels se trouvaient des figures de vierges, vêtues de blanc, couronnées de roses, mais les habits tachés de sang ; sur l'autre il aperçut des hommes, en vêtements couleur de feu ; toutes ces figures étaient entourées d'une lumière éclatante et chantaient des hymnes de louange ; leur nombre s'accrut d'instant en instant, au point qu'elles finirent par remplir tous les espaces de l'église. A son réveil, Nicolas reconnut que les femmes signifiaient les onze mille vierges, et les hommes les saints martyrs, et qu'aux uns comme aux autres on devait consacrer des autels au *Grüne-Warth*.

C'est d'après ces conseils que l'église fut définitivement construite et disposée ; les nouveaux autels, ainsi que les nouvelles constructions, quoique inachevées, furent consacrés le 28 octobre 1378. L'argent ayant manqué, l'église était encore en 1380 sans badigeon, sans dallage, sans tribunes, « semblable à une grange » ; les Amis de Dieu de l'Oberland envoyèrent à Merswin 44 florins pour mettre enfin l'édifice en bon état. Dans cette même année, les

frères furent menacés de voir leur bel établissement désorganisé par les architectes de la ville ; il était question de conduire le nouveau mur d'enceinte à travers leur jardin et un de leurs bâtiments ; cependant ce projet fut encore abandonné ; au contraire le *Grüne-Warth* reçut du magistrat un vaste terrain, en échange de quelques maisons situées près du couvent de Sainte-Marguerite et d'une somme de 40 livres.

[Suite dans le prochain numéro des *Cahiers*.]

## Études biographiques.

### RAHEL-FREDERIQUE VARHAGEN VON ENSE

« Les bons poètes ont dans l'âme une image qu'ils s'efforcent de représenter, tandis que les autres s'efforcent de se créer des images »

Mme Rahel-Frédérique Varnhagen von Ense naquit à Berlin le jour de la Pentecôte 1771. Son nom de fille était Levin-Robert. Sa famille était riche, et ne négligea rien pour lui donner une complète éducation ; mais les dispositions naturelles qu'elle possédait et le goût excessif qu'elle avait pour l'étude, contribuèrent encore plus que tous les soins des maîtres à développer son esprit. Elle grandit avec cette époque de gloire pour la littérature allemande, avec ce siècle fécond, qui, après avoir donné à la poésie Klopstock, à la critique et à la philosophie Lessing et Mendelssohn, produisit encore dans son généreux enfantement Wieland, Herder, Goethe, Schiller, Fichte, les grands maîtres de l'art, les grands réformateurs de la marche intellectuelle de leur nation. Goethe devint son idole, elle lut avec transport tout ce qu'il écrivait, elle exprima hautement son enthousiasme pour lui ; elle eut ainsi le mérite de reconnaître le génie du poète, à une époque où beaucoup de critiques puissans [*sic*] s'efforçaient encore de le renier. Elle suivit assidûment les cours de Fichte, et se dévoua aussi à cette noble philosophie qui élève si haut la dignité de l'homme. Plus tard elle passa outre pour revivre dans le mysticisme de Saint-Martin, mais non toutefois sans que des traces saillantes de ses premières études se retrouvent çà et là dans ce qu'elle écrit.



Rahel Varnhagen, par Wilhelm Hensel, 1822

Une passion violente qu'elle éprouva toute jeune encore et qui n'eut pour elle que des suites malheureuses, ne contribua pas peu à lui faire rechercher les graves consolations que présente la science et l'étude, à la conduire plus avant dans les mystères de la vie humaine. Le monde la blâmait, elle voulut trouver contre ce blâme un refuge dans ses nobles occupations ; les hommes méchants [*sic*] et frivoles, les femmes prudes et envieuses pouvaient la recevoir avec un regard dédaigneux ou un sourire moqueur : elle domina ces hommes et ces femmes par son intelligence toute-puissante et son ascendant majestueux.

M. de Varnhagen la vit pour la première fois chez Wieland, et il a dépeint ainsi l'impression qu'elle fit sur lui :

« J'étais un soir chez Wieland, on annonça une visite, et au nom qui fut prononcé, je remarquai parmi tous les membres de notre société un mouvement de surprise et d'attente qui n'indiquait pas l'approche d'une personne ordinaire. C'était Rahel Levin-Robert. J'avais déjà souvent entendu parler d'elle, et toujours d'une façon si enthousiaste, que je ne pouvais la comparer à rien de ce

que l'on voit habituellement dans le monde. Ce que le comte de L. et Mme de B. entre autres m'en avaient dit, indiquait chez elle un assemblage étonnant des facultés de l'esprit avec les dons de la nature, combinés sous le point de vue le plus saillant, et sous la forme la plus pure. J'avais entendu aussi les reproches qu'on lui adressait ; mais ces reproches équivalaient pour moi à la plus belle de toutes les louanges. On parlait d'une passion qui par son impétuosité, son élévation et le malheur qui l'avait frappée, surpassait tout ce que les poètes avaient jamais chanté. J'attendis donc avec un vif sentiment d'impatience et de curiosité cette apparition de Rahel, et j'aperçus une femme légère, gracieuse, d'une taille petite, mais forte et bien proportionnée ; les mains et les pieds très-jolis ; le visage encadré dans de longues boucles de cheveux noirs. Sa figure portait l'empreinte d'un génie supérieur ; son regard était vif, rapide, mais ferme, et un air de souffrance donnait à ses traits une grande expression de douceur. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut le son de sa voix si douce, si sonore, de sa voix qui me semblait sortir du fond de son âme [*sic*] et l'admirable langage dont elle se servait. Dans ses paroles sans prétention, l'esprit se joignait à la science, la naïveté à la finesse de bons mots, la pénétration à la grâce, et tout en elle portait le sceau de la vérité. »

Un peu plus loin il dit :

« Je n'ose pas essayer de peindre ma bien-aimée Rahel ; je ne puis la faire connaître et aimer comme elle le mérite ; il faut, pour l'apprécier, avoir été long-temps en relations avec elle, et s'être frayé une place dans son intimité. Ses lettres même, quel que soit leur caractère d'esprit, de douceur et d'originalité, ne donnent qu'une image imparfaite de cette nature de femme, dont la spontanéité forme le trait distinctif, et où tout se meut, s'en va, revient, s'exalte, s'apaise, s'épanouit à la lumière ou se couvre d'ombres, tout autrement que l'on ne peut le représenter.

« Si je voyais Rahel, je croyais toujours voir l'homme vrai, la noble créature de Dieu, dans son type le plus pure et le plus complet ; partout l'intelligence et la nature dans leur fraîcheur ; partout une image organique ; des sensations naïves et originales ; des idées si grandes par leur innocence et leur sagesse, et dans son entretien comme dans sa conduite la présence d'esprit la plus prompte, la plus mobile, la plus juste. A tous ces dons se joignait une bonté excessive, un amour de l'humanité constant et sans relâche, et une âme tendre et dévouée, qui prenait part à toutes les joies comme à toutes les douleurs. »

M. de Varnhagen avait vingt-quatre ans lorsqu'il connut Rahel ; elle en avait quarante. Mais cette différence d'âge devait

disparaître auprès de cette femme qui, par des qualités plus nobles et plus durables, s'était mise hors de toute ligne de comparaison avec les autres femmes. M. de Varnhagen l'aima d'un amour profond, réfléchi, sans bornes. Obligé de suivre encore les devoirs de sa place, il passa près de six ans éloigné d'elle, et ni les distractions du monde, ni les voyages, ni son séjour en France pendant les deux fatales invasions des alliés, ni l'ambition, ni rien de ce qui renverse ordinairement les plus fermes résolutions d'un jeune homme, ne purent éloigner de lui le souvenir de Rahel et affaiblir l'amour qu'il lui avait voué.

Enfin il l'épousa le 23 Septembre 1814, et leur vie se passa comme il l'avait imaginé, dans une confiance absolue de l'un et de l'autre, dans un cercle d'idées d'autant plus calmes et plus riantes, qu'ils se mettaient en dehors de tous les petits soucis du monde pour s'arranger à leur aise une place dans un monde supérieur. Mme de Varnhagen, sans avoir jamais affiché de prétentions à l'esprit, sans s'être affiliée à aucune coterie de *Bas-bleus*, sans vouloir faire de sa maison l'hôtel Rambouillet ou le salon de lady Morgan, jouissait parmi toutes les célébrités littéraires de l'Allemagne d'une assez grande réputation. Goethe, Fichte, Steffens, Schelling, Novalis, lui étaient personnellement connus. Les deux frères Tieck, le poète et le sculpteur, venaient assez souvent chez elle ; les Œuvres de Raumer, de Gans, de Schleiermacher, l'occupèrent sérieusement, et le docteur Veit de Iéna, le professeur Gentz de Vienne, étaient ses correspondans [*sic*] habituels. Dans la nouvelle édition de ses lettres, qui doit paraître prochainement, et qui, au lieu d'un seul volume comme nous l'avons aujourd'hui, en formera trois, on trouvera sans doute de très-curieux documens [*sic*] sur ses études, et des jugemens précieux à enregistrer sur les nouvelles publications et la marche de la littérature allemande.

De son côté M. de Varnhagen n'était pas de nature à ne jouer qu'un rôle de contemplation passive dans cette activité littéraire. C'est un homme d'une grande portée d'esprit, d'une grande profondeur de conception, un homme qui a sérieusement étudié et beaucoup réfléchi ; ses articles de critique sont mentionnés avec éloges dans toute l'Allemagne ; ses ouvrages de biographie, notamment celle de Zinzendorf, indiquent un caractère philosophique bien marqué et une érudition peu ordinaire ; et quant à la forme, les connaisseurs s'accordent à le nommer comme un de ceux qui aujourd'hui manient avec le plus de grâce et de souplesse cette riche et difficile langue allemande.

Rahel mourut le 7 Mars 1833. Sur la fin de sa vie elle faisait sa lecture habituelle des poésies d'Angelus Silesius et des Œuvres de

Saint-Martin, dont elle a publié quelques extraits, avec des notes qui sont une preuve manifeste de l'attention sérieuse qu'elle portait à ces ouvrages, et de l'aptitude qu'elle avait acquise à les bien juger.

La biographie de Mme de Varnhagen a été écrite dans tous ses détails par son mari, qui, après un an de deuil, n'a pu encore se consoler de la perte qu'il a faite, et qui me disait, il y a quelques jours, avec une voix émue et des larmes dans les yeux : Voyez, Monsieur, quand ma femme vivait, je me sentais rattaché à une existence supérieure, et cette existence était la mienne. Maintenant je ne suis plus soutenu dans ce monde que par son souvenir, et par la mission de publier les œuvres qu'elle a laissées.

Xavier Marmier

—  
 على ولي الله

Alî est le WELI de Dieu

Le mot *wéli* **ولى**, dont l'abstrait est *wilayèt* **ولاية**, n'indique par lui-même qu'une relation de proximité, et c'est de cette signification primitive que découlent les acceptions nombreuses et variées de la racine **ولى**, et de ses dérivés. L'auteur de l'ouvrage connu sous le nom de *Définitions*, ouvrage qui est un dictionnaire des termes techniques de théologie, de philosophie, de jurisprudence, de grammaire, de prosodie, et surtout de mysticisme, explique ainsi le mot *wilayèt* **ولاية**, dans ses différentes acceptions :

« Le mot *wilayèt* vient de *wéli* qui signifie *proche* : c'est une parenté (ou plutôt une affinité) légale, produite par l'affranchissement ou par l'admission dans une famille étrangère. On appelle *wila* le droit qu'un homme a à une succession, soit par suite de l'affranchissement d'un individu qui était sa propriété, ou par l'effet d'un contrat d'admission dans une famille étrangère. *Wilayèt* signifie l'état d'un homme qui a son existence en Dieu, étant mort par le renoncement à lui-même. Dans le style de la loi (politique), *wilayèt* veut dire *rendre son autorité exécutoire par rapport aux autres*, qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas. »

Je dois transcrire ici le texte de ces définitions.

الولاية من الولي وهو القرب (القريب je lis) فهي قرابة  
 حكيمة حاصلة من العتق او من الموالاته الولاء هو ميراث  
 يستحقه المرء بسبب عتق شخص في ملكه او سبب عقد  
 الموالاته الولاية هي قيام العبد بالحق عند الفناء عن  
 نفسه والولاية في الشرع تنفيذ القول في الغير شاء الغير  
 او ابى

On voit que dans tout ceci il n'y a rien qui indique l'idée de *lieutenant*, *vicair*e, *vice-roi*, ou autre rapport de cette nature. Pour nous attacher spécialement au sens qu'ont les mots *wéli* et *wilayèt* dans le style de la théologie et du mysticisme, nous ne saurions mieux faire que de rapporter ce qu'en dit le célèbre poète et contemplatif Djami, dans les *Prolégomènes des Vies et Maximes des Sôfis*, ouvrage dont le titre amphigourique est

نجات الانس من حضرات القدس<sup>4</sup>

« Le mot *wilayèt* est dérivé de *wéli* qui signifie *être proche*. On distingue deux sortes de *wilayèt* ; l'une universelle, l'autre spéciale. L'espèce nommée *universelle* est commune à tous les vrais croyans [*sic*] ; il est dit dans l'Alcoran<sup>5</sup> : *Dieu est le WELI de ceux qui ont cru ; il les tire des ténèbres et les fait passer à la lumière*. Celle qu'on nomme *spéciale*, est propre à ceux d'entre les disciples de la vie spirituelle qui sont parvenus (au plus haut degré de cette vie). On entend par *wilayèt* spécial, un *état* où l'homme est anéanti en Dieu et demeure en lui ; le *wéli* est l'homme anéanti en Dieu et demeurant en lui.

Abou-Ali Djouzdjani a dit : *Le WELI est celui qui est anéanti et mort par rapport à son propre état, qui subsiste dans la contemplation de Dieu, qui ne peut plus rien dire de son existence individuelle, et qui ne saurait être en repos avec aucun autre que Dieu*.

Ibrahim, fils d'Adham, dit un jour à quelqu'un : « *Voulez-vous être WELI ? Oui*, répondit cet homme. *Eh bien !* reprit Ibrahim, *ne désirez aucune chose de la vie présente ni de la vie future ; videz-vous, pour Dieu*

<sup>4</sup> [Cf. Al Jâmî, *Vie des soufis*, traduit du persan par Sylvestre de Sacy, Sindbad, 1977.]

<sup>5</sup> [Cf. Coran, II, 257 : « Dieu est le Maître (*walî*) des croyants : il les fait sortir des ténèbres vers la lumière » (traduction Denise Masson).]

*seul, de toute autre chose, et approchez-vous de lui.* (C'est-à-dire : ) Ne désirez ni ce monde, ni l'autre ; car tout désir de ces choses-là détourne de Dieu. Détachez-vous de tout, pour l'amour du maître souverain ; ne permettez pas qu'aucune chose de ce monde ou de l'autre ait entrée dans votre cœur ; tournez le visage de votre cœur vers Dieu ; quand vous en serez venu à posséder toutes ces qualités-là, vous serez *wéli*. »

Djami cite ensuite un passage d'un des traités les plus célèbres du mysticisme, dont l'auteur, nommé *Abou'lkasem Abd-alkérim Koschâiri*, écrivait vers le milieu du cinquième siècle de l'hégire : « Le mot *wéli*, dit Koschâiri, a deux sens : suivant l'un des deux, c'est un adjectif verbal de la forme *faïl*, dans le sens passif, et il signifie *celui dont Dieu prend les intérêts*, ainsi qu'il est dit : *Dieu prend soin des gens de bien*. Dieu ne laisse pas un tel homme, un seul instant, abandonné à lui-même ; mais il se charge en personne d'avoir soin de lui. Suivant l'autre sens, c'est un adjectif verbal de la même forme *faïl*, dans le sens actif avec énergie, et cela signifie *celui qui se livre au culte de Dieu* et aux bonnes œuvres que Dieu a commandées ; qui se fait du service de Dieu une occupation continuelle, laquelle n'est interrompue par aucun acte de désobéissance. Ces deux qualités doivent nécessairement se trouver dans le *wéli*, en sorte qu'il ait droit à cette dénomination, et par sa fidélité constante et parfaite à s'acquitter de tous ses devoirs envers Dieu, et par le soin continu que Dieu prend de le conserver (exempt de péché), dans la prospérité comme dans l'adversité : car c'est une condition nécessaire de l'état de *wilayèt*, que le *wéli* soit conservé (exempt de péché), comme c'est une condition nécessaire (de la mission prophétique), que le prophète soit préservé (des fautes mêmes les plus légères) ; en effet, toute personne dans laquelle la loi trouve quelque chose à reprendre, est un homme séduit et trompé. »

Il y a dans ces passages plusieurs termes techniques de la doctrine mystique, dont l'explication m'entraînerait trop loin. Je me borne à faire observer que, dans le langage de cette secte, le mot *état* signifie un *état surnaturel* ou *extatique*, essentiellement passager et de peu de durée, qu'on compare souvent à un éclair.

Il y a sans doute dans les développements donnés par les mystiques au sens des mots *wéli* et *wilayèt*, des subtilités qu'on ne doit point considérer comme appartenant au langage ordinaire ; mais ce qui doit fixer l'attention, c'est qu'il n'y a dans tout cela rien qui suggère l'idée de *lieutenant* ou *vicaire*. *Wéli*, et au pluriel *ewliya*, est un nom ou une épithète qui s'applique à tous ceux qui, par une vie sainte et contemplative, s'efforcent de s'approcher de Dieu, de s'unir intimement à lui, et de mériter ses faveurs spéciales. C'est

assurément dans le même sens que les Schiites ou sectateurs d'Ali, même les moins enthousiastes, emploient en parlant de ce khalife, gendre du Prophète, et qu'ils considèrent comme son successeur légitime, le titre de *wéli*, c'est-à-dire d'*ami de Dieu*, et c'est parce qu'ils le regardent comme ayant un droit spécial à cette honorable qualification, et possédant cette qualité au degré le plus éminent, qu'ils le nomment le *roi du wilayèt* شاه ولايت, c'est-à-dire celui qui est le chef et le premier entre tous les amis de Dieu.

Baron Silvestre de Sacy

EXTRAITS

D'un Livre qui contient la doctrine des Ismaélis, faisant suite à la Notice sur les Nosairis et les Ismaélis<sup>6</sup>.

Par M. ROUSSEAU, Consul général de France à Alep.

EXTRAIT DU CHAPITRE II

*Science des Lettres alphabétiques*

Louange soit à l'Être souverain qui exerce sans aucun partage sa toute-puissance, qui mérite les hommages de ses créatures pour les faveurs qu'il répand sur elles ; qui est équitable dans ses jugements, sage et bienfaisant dans ses déterminations ; qui a choisi un petit nombre d'élus, afin qu'ils servissent d'intermédiaires entre les hommes et lui ; qui a désigné ces mêmes élus dans son livre sacré, en jurant de faire prospérer ceux qui les honoreront, et d'humilier quiconque osera se soulever contre eux. – Sachez que nos scheïkhs (que Dieu sanctifie leurs âmes !) ont écrit beaucoup sur le chapitre des lettres élif, ba, ta, tsa<sup>7</sup> : elles renferment des mystères sublimes, et sont susceptibles d'explications allégoriques ; moi aussi j'en

<sup>6</sup> [Cf. *Mémoire sur les Ismaélis et les Nosairis de Syrie*, adressé à M. Silvestre de Sacy par M. Rousseau, Consul-Général de France à Alep, *Cahiers d'Orient et d'Occident*, numéros 11 & 12].

<sup>7</sup> Ce sont les quatre premières lettres de l'alphabet arabe. Les musulmans ont plusieurs traités mystiques sur ces mêmes lettres et celles qui les suivent, jusqu'à la dernière inclusivement. Ils leur attribuent toutes sortes de vertus, d'après les différentes combinaisons qu'ils en font.

parlerai d'après ce que j'ai entendu. – Les lettres sont au nombre vingt-huit, sans compter le lam-élif (composé de l'élif et du lam). Tous les livres apportés par les prophètes qui ont précédé Mohammed, tels que ceux d'Edris (Enoch), de Nouh (Noé), d'Ibrahim (Abraham), de Davoud (David) et d'Isa (J. C.), étaient écrits avec vingt-deux lettres seulement<sup>8</sup>. Dieu y a ajouté les six autres quand il a été question d'envoyer le Coran à son apôtre favori ; ce sont le ta, le kha, le dzal, le sin, le tha et le aïn. Toutes ensemble se rapportent aux maisons de la lune, aux signes du zodiaque, aux planètes, aux éléments, etc., et se divisent en lumineuses et obscures, ou en substantielles et corporelles... Chacune d'elles sert encore à désigner un prophète ou tout autre saint personnage : le dzal désigne Adam ; le ré, Noé ; le sin, Abraham ; le sad, Moïse ; le tha, Jésus ; le aïn, Mahomet ; le fa, Mehdy, etc.

### CHAPITRE III.

#### *Du Paradis.*

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Ô hommes, comment pouvez-vous vous attacher à ce monde corruptible, dont la vie n'est qu'un songe et les biens sont si périssables. J'ai réservé un séjour plus permanent ; et plein de délices éternelles, à ceux qui suivent ma loi et craignent les effets de ma justice. Ce séjour est le paradis, où l'on entre par huit différentes portes, qui conduisent à autant d'enceintes : il y a dans chaque enceinte soixante-dix mille prairies de safran ; dans chaque prairie, soixante-dix mille demeures de nacre et de corail ; dans chaque demeure, soixante-dix mille palais de rubis ; dans chaque palais, soixante-dix mille galeries de topaze ; dans chaque galerie, soixante-dix mille salons d'or ; dans chaque salon, soixante-dix mille tables d'argent ; sur chaque table, soixante-dix mille sortes de ragoûts, etc., etc. Chacun de ces mêmes palais contient encore soixante-dix mille sources de lait et de miel, avec autant de pavillons de pourpre, occupés par de belles adolescentes. De plus, chaque salon est

---

<sup>8</sup> L'alphabet hébreu n'est composé que de vingt-deux lettres, et c'est sans doute à cause de cela que l'auteur dit que tous les livres révélés aux anciens prophètes, jusqu'à Jésus-Christ inclusivement, étaient écrits avec vingt-deux lettres seulement. Il est plus que vraisemblable que, dans l'antiquité l'alphabet arabe n'eut aussi que vingt-deux lettres ; mais il y a erreur ici dans la désignation des six lettres qui paraissent être d'une date plus récente : ce sont les lettres tha, kha, dzal, dhad, dha et gain.

Les livres des Druzes et les morceaux des écrits plus anciens des Baténis ou Ismaélis, qu'on y lit, sont remplis d'allégories et de rêveries cabalistiques, fondées sur valeur des lettres de l'alphabet ou sur leur forme. S. de S[acy]

surmonté de soixante dix mille dômes d'ambre, et sur chaque dôme sont étalées soixante-dix mille merveilles sorties des mains du Tout-Puissant. – Les habitants de ces lieux enchantés sont immortels ; ils ne connaissent ni les infirmités, ni le chagrin, ni les pleurs, ni les ris, ni les prières, ni le jeûne. Quiconque se conforme à ma volonté et gagne mes bonnes grâces, s'assure une place dans les banquets célestes<sup>9</sup>.

#### CHAPITRE IV.

*De L'Homme, de ses Devoirs, et du petit nombre des Élus.*

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

O fils d'Adam, l'empire de l'univers m'appartient en propre, et tu es mon serviteur. Ce que tu possèdes vient de moi ; mais sache que les aliments dont tu te nourris ne te préserveront point de la mort, ni les habits tu portes des infirmités de la chair ; tu avanceras ou tu reculeras, suivant que ta langue s'exercera au mensonge ou à la vérité. – Ton être se compose de trois parties : la première est à moi, la seconde à toi, et la troisième nous appartient en commun. Celle qui est à moi, c'est ton âme ; la tienne ce sont tes actions ; et celle que nous partageons entre nous, ce sont les prières que tu m'adresses. Tu dois m'implorer dans tes besoins ; ma bienfaisance est de t'exaucer. Ô fils d'Adam, honore-moi et tu me connaîtras ; crains-moi, et tu me verras ; adore-moi, et tu t'approcheras de moi. – Ô fils d'Adam, si les rois sont précipités dans les flammes pour leurs tyrannies, les magistrats, pour leurs trahisons, les docteurs, pour leurs jalousies, les artisans pour leurs fraudes, les grands pour leur orgueil, les petits pour leur hypocrisie, les pauvres pour leurs mensonges..., où seront donc ceux qui aspirent à entrer dans le paradis ?

#### CHAPITRE XXVII.

*Histoire de Noé.*

Dans le chapitre le plus long de l'ouvrage, il est parlé de *Noub*

---

<sup>9</sup> Il est très-possible qu'il se trouve dans les livres anciens des Ismaélis, de semblables descriptions du paradis ; mais ce sont indubitablement des allégories : car, dans la doctrine de cette secte, le paradis n'est autre chose que la vraie religion, et l'époque de sa manifestation.

On doit croire, au surplus, que ces tableaux des joies du paradis étaient pris à la lettre par les fanatiques, que les chefs du parti amenaient à l'obéissance aveugle et à l'abnégation même de la vie, par l'avant-goût qu'ils leur procuraient de cette félicité sensuelle.

ou Noé ; de la mission que Dieu lui avait donnée pour rappeler son peuple égaré au vrai culte ; de la persévérance des hommes dans les voies de la perdition ; du déluge universel, qui fut le châtement de leurs crimes ; enfin de l'arche destinée à conserver le petit nombre d'individus qui devaient repeupler la terre après la destruction du genre humain. La description de cette arche est toute métaphysique : sa charpente, ses mâts, ses voiles, son timon, ses cordages, la poix dont elle était enduite, jusqu'aux personnes et aux animaux qu'elle renfermait, sont ingénieusement allégorisés ; et, présentent, sous les couleurs de la fiction, les principaux traits de la religion ismaélienne.

Voilà ce que contient en substance ce chapitre, qui ne m'a guère paru susceptible d'une analyse raisonnable. Je passerai donc, sans m'y arrêter davantage, aux sections suivantes.

### EXTRAIT DU CHAPITRE XXIX.

Ce chapitre contient quelques odes morales, des invocations à Dieu, des hymnes, des homélies et des maximes de conduite ; elles sont toutes écrites d'un style trivial et diffus, n'ont aucune liaison entre elles, et sont pleines de fautes et de redites fastidieuses. Deux seules pièces<sup>10</sup> m'ont paru dignes d'être traduites.

#### PRIÈRE

« A ta porte suprême j'attends l'accomplissement de mes souhaits. — Daigne, grand Dieu, calmer les inquiétudes de mon cœur ; soulage-moi dans mes disgrâces, et fais prospérer mes actions.

« A ta porte, etc.

« J'ai mis mon espérance en ta bonté. Seigneur, viens à mon secours, et décharge-moi du poids de mes iniquités.

« A ta porte, etc.

« Ton serviteur se présente à toi en pauvre, et avec un cœur brisé de douleur. Daigne lui aplanir les difficultés, et retire-le, de l'état d'humiliation où il se trouve.

« A ta porte etc.

« Maître de l'univers, dispensateur des bienfaits, exauce ma prière, et mets-moi dans le chemin de la vertu.

« A ta porte suprême, etc.


« Mon Dieu, j'implore ta miséricorde ; ne me rejette pas de ta présence, et accorde-moi la subsistance journalière.

---

<sup>10</sup> J'ai supprimé la seconde de ces pièces, qui ne contient rien qui mérite d'être remarqué.

« A ta porte , etc.

« O combien n'as-tu-pas d'adorateurs et de suppliants ! Daigne agréer que je prenne part aux hommages qu'ils t'offrent sans cesse. Tu connais mes besoins, j'espère en ta grâce ! »



**Anniversaire  
1949-2009**

**Pour le rapprochement de l'Église et de l'Islam**

*Nous avons reçu la lettre suivante :*

Monsieur,

L'Association mondiale musulmane en Europe et en Afrique vient de prendre connaissance du mémorandum publié par la Congrégation de la propagande du Vatican, concernant le rapprochement de l'Église et de l'Islam, ainsi que votre commentaire très objectif paru dans *le Monde* du 26 novembre 1949.

L'Islam est une religion qui prescrit à tous ses adeptes l'union et la compréhension, comme la Coran l'a précisé, avec « Ceux des livres » (Évangile, Bible, Coran), qui sont les croyants. Plus particulièrement le Coran insiste sur les liens indissolubles qui existent entre les chrétiens et les musulmans. C'est dans cette ligne sacrée que l'Association mondiale musulmane se fera le devoir de marcher main à main avec le monde catholique non seulement contre le communisme, mais contre toutes les idéologies destructives qui visent à l'anarchie et au nihilisme, à la dégradation de l'homme et à sa négation.

La nécessité d'un front commun s'impose d'une manière impérieuse qui demande une conjugaison d'efforts réciproques et continus.

Pour cela il suffit d'une conférence où seront représentées les personnalités du monde catholique et du monde musulman pour coordonner les moyens et raffermir les liens, combien solides et existants ! Quant à l'action, elle en découle nécessairement puisque tout croyant sincère et conscient a comme première obligation la défense de ses valeurs et de son patrimoine spirituels.

L'Association mondiale musulmane a déjà fait un appel dans tout le monde musulman pour l'union et la coopération, comme elle rend hommage à tous ceux qui œuvrent en ce sens dans le

monde occidental, plus particulièrement à M. le professeur L. Massignon, qui demeure le symbole de notre action.

Nous vous prions de croire, Monsieur le directeur, etc.

Al Barry,  
Secrétaire général de l'Association mondiale musulmane en Europe et en  
Afrique

## LIBRES DESTINATIONS

### *Notice sur les habitans du Boutan, par S. Davis qui accompagna Turner dans ce pays.*

Beaucoup de principes et de formes de la religion des Bhoutias ressemblent à celle des Hindous ; d'autres rappellent certaines observances du catholicisme romain, telles que le célibat du clergé, les communautés ecclésiastiques des deux sexes, les chapelets, la manière de chanter l'office. Suivant leur cosmogonie, les régions célestes sont situées sur le sommet d'un rocher carré d'une grandeur et d'une élévation immenses, et dont les côtés sont composés de cristal, de rubis, de saphirs et d'émeraudes. A peu près à la moitié de la hauteur est la région du soleil et de la lune ; au-dessous est l'Océan qui entoure le tout, avec sept bandes de terre qui ceignent le pied du rocher et quelques îles, séjour du genre humain. Les régions infernales sont par conséquent sous la terre.

Les prêtres n'ont pas d'édifices construits exprès pour la pratique des cérémonies religieuses ; mais afin de conserver le sentiment de la religion, plusieurs petits temples sont bâtis le long des grands chemins ; ils sont ordinairement de forme carrée, et renferment soit des portraits, soit des statues de la divinité. Ces bâtimens [*sic*] renferment de plus une espèce de baril fixé par le milieu sur un axe ; l'intérieur en est rempli d'un rouleau de papier sur lequel les mots *am an pé me hon* sont imprimés, et le couvrent en entier : c'est une formule pour implorer la bénédiction du ciel ; les fidèles la marmottent avec ferveur. Le rouleau mobile est placé de manière à ce que chaque passant puisse satisfaire sa piété en le faisant tourner.

Les ghelongs ou prêtres sont originairement de jeunes garçons pris dans les familles les plus considérables du pays ; le temps de leur noviciat se passe de la manière la plus triste et la plus monotone, et leurs ennuyeux momens [sic] ne trouvent pas beaucoup de relâche dans le sommeil, s'il doivent rester, pendant la nuit, dans la posture réputée nécessaire à un ghelong : il est assis les jambes croisées et les pieds arrangés de façon qu'ils posent sur la partie supérieure de la cuisse opposée. Le corps est tenu bien droit, afin que les bras, sans être du tout fléchis, puissent s'appliquer contre les côtés ; les mains, la paume tournée en l'air, reposent également sur les caisses ; les yeux sont dirigés vers le nez, afin de veiller à ce que l'haleine ne trouve pas l'occasion de s'échapper entièrement du corps. Un homme fait la ronde armé d'un fouet et d'une lanterne ; et examine si tous les élèves sont dans l'attitude et la position convenables.

La seconde classe des habitans [sic] est celle des *zinkabs*. Ce sont littéralement les esclaves du gouvernement. La troisième ou celle des cultivateurs paraît jouir d'une existence moins gênée et plus raisonnable que les deux précédentes. Mais les femmes, n'importe leur rang, ne sont nulle part plus maltraitées qu'au Bhoutan.

Le gouvernement semble être doux et équitable, et bien adapté au caractère des habitans. Ils sont pauvres, mais heureux, et également à l'abri d'une tyrannie accablante à l'intérieur et d'une invasion du dehors. L'absence de tout motif d'ambition ou d'agrandissement personnel aux dépens de l'État, parmi les personnes auxquelles l'administration du gouvernement est confiée, met les Bhoutias à l'abri du premier de ces dangers ; les obstacles opposés par la nature du pays et par le mauvais état des routes, les préservent du second.

Parmi les cérémonies religieuses que M. Davis vit à Tassisudon, il y en eut une qui dura vingt jours ; les treize premiers furent consacrés à la prière ; les sept autres employés à danser : dans cette occasion, les danseurs qui sont les ghelongs sont déguisés ; leurs masquent représentent des animaux, des crânes, le pouvoir destructeur et divers autres objets fantastiques et singuliers.

(Extrait d'une note lue à la Société Asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande.)

## **AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO**

### **De l'Orient intérieur**

#### **Documents d'Orient et d'Occident**

[Xavier Marmier], « Mme Rahel-Frédérique Varnhagen von Ense »,  
*Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

Sylvestre de Sacy, « Ali est le WELI de Dieu »,  
*Journal asiatique*, VII, 1831.

EXTRAITS d'un Livre qui contient la doctrine des Ismaélis, faisant  
suite à la Notice sur les Nosäiris et les Ismaélis. Par M. ROUSSEAU,  
Consul général de France à Alep, *Annales des voyages*, XVIII, 1812.

#### **Libres destinations**

Notice sur les habitants du Bhoutan,  
*Nouvelles Annales des voyages*, 1830.

#### **Compte-rendu**

Ces *Cahiers* sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2006-2009